

## 1. Campagne 1914 racontée par Gilbert DEBORD

*Merci à Rémi HEBERT,  
Hautebraye-Autrêches,  
60350 CUISE-LA-MOTTE*

2 août : premier jour de la mobilisation. Départ de Clermont à 23 h. sous les cris de la population qui nous acclame aux cris de « vive l'armée ». Nous partons en chantant le « Chant du départ ».

3 août : arrivons à Montbrison. Les jeunes filles nous offrent des fleurs et nous crient courage. Nous débarquons et regagnons nos cantonnements aux sons de la musique.

4 août : je passe au 216<sup>e</sup> d'infanterie comme sergent adjoint à l'officier (au lieutenant) d'approvisionnement<sup>1</sup>. Le régiment n'étant pas encore formé, les officiers pas encore rentrés, je suis seul pour m'occuper de la formation du train régimentaire. Je fais harnacher mes voitures et j'attends au lendemain.

5 août : à 5 h. du matin, réquisition des chevaux pour le régiment. Je touche du commandant DE PRANDIÈRES<sup>2</sup>, 124 chevaux que je loge dans différentes écuries. Mon lieutenant arrive à 5 h. du soir. Je me mets à sa disposition. Je reçois les félicitations du colonel HERTEMAN<sup>3</sup> pour le travail que j'ai fait. 8 h. du soir : je quitte le lieutenant et je me couche.

6 août : 4 h. du matin. Je réquisitionne une voiture pour aller chercher le foin pour mes chevaux. A 10 h. les conducteurs des fourgons sont à ma disposition. Je leur affecte leurs chevaux et nous faisons le pansage. A 4 h., je pars chercher un cheval au moulin d'H.... chez M. HAGRON. Je fais connaissance du garde moulin qui m'invite à dîner le soir.

7, 8 et 9 août : toujours à peu près les mêmes opérations, toujours en préparatifs.

10 août : embarquement à 11 h. Je pars par le premier train avec tous mes chevaux à 1 h. 30 par Roanne. Partout nous sommes acclamés et on nous lance des fleurs. Notre train est complètement fleuri. Nous arrivons à Roanne aux cris de « vive la France » et on nous acclame. Nous partons sur Paray-le-Monial. Arrivés à cette ville,

---

<sup>1</sup> Le lieutenant de réserve MONNEYRON

<sup>2</sup> Le commandant de réserve DE PRANDIÈRES, après être resté au dépôt le début de la guerre, commandera un bataillon du 216<sup>ème</sup> R.I. en 1915.

<sup>3</sup> Le lieutenant-colonel HERTEMAN, premier chef de corps du 216<sup>ème</sup> R.I. sera amputé d'un bras en septembre 1914 après les combats de l'Aisne. Il sera affecté à l'arrière.

plus de 150 jeunes filles nous donnent des médailles et toutes sortes d'objets. La nuit est arrivée ; nous nous endormons et nous nous réveillons le matin dans la Haute-Saône, à Gray. Nous continuons sur la ligne de Belfort et on nous fait débarquer à Genevreville, petite gare du réseau. Il est midi, il fait une chaleur terrible. Plusieurs hommes tombent et un fait me frappe beaucoup : BERNARDAT, mon camarade avec lequel j'étais tous les jours, devient subitement fou malgré toutes les bonnes paroles que je lui dis rien ne parvient à le ranimer. Il nous prend pour des allemands et parle de nous tuer. Nous sommes obligés de l'attacher et le commandant donne l'ordre de le faire évacuer. Je suis obligé de le quitter pour partir avec mon convoi et depuis je ne sais ce qu'il est devenu. Nous partons cantonner à Bouhans-lès-Lure. Ceci se passe le 11 août. Arrivés au village, nous laissons les voitures car nous ne pouvons monter. Nous restons à Bouhans-lès-Lure 2 jours.

13 août : un aéroplane nous lance des bombes. Nous tirons dessus sans l'atteindre, mais aussitôt, à Belfort, plusieurs avions français lui coupent la route et lui tirent dessus. Leurs feux l'atteignent et, tout à coup, nous le voyons tomber. Il était monté par deux généraux allemands.

15 août : départ de Bouhans-lès-Lure à 4 h. du matin. Je pars avec mes fourgons de ravitaillement à la gare de (illisible). Ensuite, je vais cantonner à Amblans. Je repars à 4 h. du matin pour rejoindre le régiment qui est cantonné près de Belfort. Je les rejoins à 4 h. du soir après 60 km de marche. En arrivant, je distribue mes vivres et je pars me coucher sur un tas de bois. Il pleut à torrent.

16 août : je pars de Lachapelle-sous-Chaux à 5 h. du matin pour aller me ravitailler à la gare de Bas-Evette. Là, j'apprend que le 2<sup>e</sup> corps d'armée allemand est cerné et repoussé sur Belfort<sup>4</sup>. Cela nous donne du courage. Malgré la pluie qui tombe à torrent, le convoi de ravitaillement arrive à 1 h. du soir. Je pars à la gare à 5 h. pour aller rejoindre le régiment à Vauthiermont, toujours avec la pluie qui tombe de plus en plus. A 7 h. du soir, j'arrive à Lacollonge où je cantonne chez une femme qui nous reçoit très bien. Nos vêtements sont percés et nous avons froid. J'ai un homme de malade et je suis obligé de (l'évacuer par) un fourgon.

17 août : après avoir passé une assez bonne nuit à Lacollonge, je repars avec mon convoi à 5 h. du matin pour Vauthiermont sur la frontière. Là, nous apprenons que les allemands ont été repoussés derrière le Rhin. Nous sommes sur le milieu des premières opérations. Plusieurs blessés allemands sont à Fontaine, pays tout à côté.

---

<sup>4</sup> En fait il n'y avait que le 14<sup>e</sup> C.A. allemand sur le front de Belfort avec une mission défensive.

18 août : toujours à Vauthiermont, nous attendons des ordres. Nous partons au ravitaillement et à 5 h. du soir, nous passons la frontière et là nous commençons à voir un peu les effets de la guerre. Les maisons sont délabrées et nous trouvons des effets de toutes sortes et à beaucoup d'endroits, les morts sont enterrés.

19 août : nous avançons avec mes convois sur Mulhouse. Sur la route, l'artillerie nous dépasse et j'aperçois CHAPUT. Nous avons juste le temps de nous serrer la main. Le soir arrive et le canon tonne à environ 5 km de nous. Nous voyons les obus qui éclatent. Les habitants qui sont restés français, nous accueillent avec joie. Nous arrivons à Saint-Cosme, petit pays et comme nous sommes à l'approche de l'ennemi, nous passons la nuit dehors. Il fait froid et c'est avec plaisir que nous voyons le jour.

20 août : nous sommes toujours au même emplacement. A midi, nous nous emparons d'un éclaireur allemand, un dragon qui est le seul survivant sur neuf. C'est un père de famille de deux enfants. Il demande si nous allons le fusiller. Nous lui faisons comprendre que non, qu'au contraire il sera heureux. 1 h. : aucun ordre. La fusillade est toujours très vive sur Mulhouse. Nous partons à 6 h. du soir pour aller rejoindre le régiment à Hecken. Nous marchons toute la nuit à travers bois et je retrouve le régiment à 3 h. du matin.

21 août : nous continuons toujours à avancer sur Mulhouse et le soir, à 2 h., nous passons sur le champ de bataille de la veille<sup>5</sup>. Un spectacle horrible s'offre à nos yeux : plus de 1500 morts allemands dans un bois qui ont été abandonnés. Beaucoup des nôtres aussi sont parmi. Là, nous constatons les dégâts causés par les obus français car nous trouvons les morts par tas. Toute la musique d'un régiment allemand est d'un tas, y compris le chef, tous tués par un obus. Un peu plus loin, les dragons avec leurs chevaux sont aussi de même tous couchés par un obus. Les uns n'ont plus de tête, les autres ont les bras ou les jambes arrachés.

22 août : le 216<sup>ème</sup> est en première ligne, mais au moment d'ouvrir le feu, les allemands refusent le combat. Nous les poursuivons et l'artillerie les canarde. Ils laissent dans leur fuite plus de 3000 morts où blessés.

23 août : nous repartons de Balschwiller pour aller à Sternenberg mais je pars au ravitaillement à la gare de Dannemarie et je reviens cantonner à Saint-Cosme. A 7 h. du soir, je reçois un ordre d'aller à Sternenberg avec un fourgon de pain à travers bois. Je reviens au cantonnement à minuit.

---

<sup>5</sup> Sûrement le lieu de la bataille de Flaxlanden (ou Flacholanden) le 19 août 1914

24 août : je repars de Saint-Cosme pour aller ravitailler à Sternenberg. Là, j'apprends que le régiment est parti sur Nancy et qu'il doit aller cantonner à Oderen. Il est 8 h. du soir et j'apprends que j'ai 40 km à faire en plaine nuit et en plein bois. J'arrive dans un petit village, à Ochen. Il est 2 h. du matin. Comme je suis exténué de fatigue et mes hommes aussi, je m'arrête et je cantonne. Je repars à 6 h. du matin pour Oderen. J'arrive à midi et là je retrouve avec plaisir mon régiment.

25 août : je cantonne dans un restaurant qui nous reçoit on ne le peut mieux car ce sont des alsaciens qui sont heureux de redevenir français. Le fils, qui s'est échappé de l'armée allemande, entame la conversation avec moi et le soir nous mangeons ensemble. Il nous donne tout ce que nous voulons accepter : cigares, cigarettes, etc... et me donne un bon lit. C'est ce qui me fait le plus plaisir. Après le dîner, nous chantons quelques refrains patriotiques qui donnent de la joie à ces pauvres alsaciens.

26 août : nous partons de Oderen à 6 h. du matin. Nous repassons la frontière en traversant les Vosges par le col de Bussang et nous nous dirigeons sur le Thillot. A la gare, nous chargeons nos voitures et nous allons cantonner à Fresse-sur-Moselle où nous sommes reçus comme des enfants du pays.

27 août : à 4 h. du matin, je reçois l'ordre d'aller embarquer à la gare du Thillot. Il pleut à torrent, mais au moment d'embarquer, nous recevons un ordre d'attendre. Il est midi et nous attendons toujours sous la pluie. Finalement, à 3 h. je reçois l'ordre de retourner au cantonnement et que nous n'embarquerions que le lendemain à 5 h.

28 août : embarquement du régiment à 7 h. Départ de Fresse-sur-Moselle à 8 h. 45 dans la direction de Paris. Nous passons à Remiremont, Epinal, puis, comme il fait nuit, nous nous endormons et nous nous réveillons le matin à Tonnerre dans l'Yonne. Nous continuons à marcher sur Paris en passant par Joigny, Fontainebleau. Nous traversons de magnifiques pays. A Villeneuve-Saint-Georges, nous prenons la grande ceinture et nous nous dirigeons sur le nord. Ceci est le 29 août, il faut mentionner comment nous avons fait le trajet jusqu'ici : nous sommes venus du Thillot dans un fourgon, sur une plate-forme, couchés sur des sacs à avoine. Toujours ainsi, nous continuons notre route en passant par Neuilly-sur-Marne, Noisy-le-Sec. La nuit nous prend et nous débarquons à 1 h. du matin à Saint-Just-en-Chaussée, dans l'Oise, le 30 août.

30 août : à midi, nous sommes toujours à Saint-Just-en-Chaussée. La canon tonne du côté de Saint-Quentin. Nous attendons l'ordre de nous rendre au combat. A 3 h., nous recevons l'ordre de nous rendre à Noyers-Saint-Martin, toujours dans l'Oise.

31 août : départ de Noyers-Saint-Martin à 5 h. pour Bresles. Nous arrivons à Bresles à 10 h. du matin. Nous cantonnons. Au moment où nous nous préparons à manger, on nous signale une patrouille de uhlans qui s'est égarée dans le pays. Nous allons à leur rencontre bien disposés à leur montrer le chemin mais malheureusement rien ! A 6 h. du soir, je reçois l'ordre d'aller ravitailler le régiment qui est aux avant-postes. Je pars et je parcours 10 km pour ce travail en pleine nuit. Je termine à 2 h. du matin et à 5 h., je pars pour Mouy où je fais ravitailler.

1<sup>er</sup> septembre : j'arrive à Mouy à 10 h. du matin. Le ravitaillement se fait à 4 h. du soir, immédiatement nous sommes dirigés sur Noailles où nous passons la nuit.

2 septembre : départ de Noailles à 5 h. du matin pour Méru, mais en chemin, nous recevons l'ordre de retourner sur nos pas et de nous porter en avant car les allemands ont été repoussés sur l'Oise laissant 4.000 morts dans la rivière. Cela rassure un peu la population car c'est vraiment terrible de voir ces pauvres émigrés qui quittent les campagnes sans savoir où ils vont, terrifiés par la peur à tout instant. Ce ne sont que des convois qui traversent nos lignes, les uns traînés par des bœufs, des chevaux, les autres traînant leur fortune au bout d'un bâton. A midi, nous sommes toujours à Sainte-Geneviève. Notre artillerie tonne toujours sans relâche. A midi et demi, je pars pour Belle-Eglise, là où je devais trouver la brigade pour recevoir des ordres, mais rien n'est encore arrivé. Finalement, à 7 h. du soir, je reçois l'ordre d'aller à Bornel où le régiment est arrivé. A 11 h., je fais ma distribution. A 1 h., tout est fini et je pars immédiatement pour l'Isle-Adam.

3 septembre : j'arrive à l'Isle-Adam à 4 h. du matin. Nous avons juste le temps de faire un café et de partir aussitôt pour le Bourget. Nous arrivons au Bourget à 4 h. du soir. Aussitôt nous nous approvisionnons à la gare et nous partons sur Paris. En chemin, nous nous arrêtons à un endroit où nous devons recevoir l'ordre du cantonnement.

4 septembre : 7 h. du matin. Toujours pas d'ordres. Nous avons passé la nuit dans les fourgons sur le bord de la route, chevaux attelés et hommes en tenue. Nous sommes exténués de fatigue et je me souviendrai toujours de la rue de Flandres qui entre à Paris par Aubervilliers où je suis resté jusqu'à 17 h. 30. Puis nous sommes repartis en avançant sur Champlatreux, toujours en Seine-et-Oise. Nous arrivons à 8

h. du soir. Nous y passons la nuit, couchés toujours à la belle étoile. Les villages sont déserts, les habitants ont tous fui de peur de l'ennemi. Nous trouvons des maisons où tout est en désordre. C'est triste de voir ça. Les animaux sont dans les écuries qui crèvent de faim. Les volailles et tous les animaux ont été abandonnés, aussi nous prenons ce que nous pouvons à seule fin de pouvoir servir de nourriture à la troupe.

5 septembre : nous partons de Champlatreux à 10 h. à destination de Longperrier. J'arrive à 7 h. du soir et je repars à 10 h. pour Dammartin-en-Goële où je dois me ravitailler. Mais en arrivant, nous apprenons que les allemands ont reculé énormément, alors, nous nous reportons en avant. Nous sommes maintenant dans la Seine-et-Marne, à Marchemoret, où nous arrivons à 7 h. du soir. Nous campons en cantonnement d'alerte. Les 216<sup>e</sup>, 238<sup>e</sup>, 298<sup>e</sup> formant la 125<sup>e</sup> brigade, sont engagés depuis le matin.

6 septembre : la grande bataille se livre sur les bords de la Marne, avec les anglais et les coloniaux. Les allemands reculent toujours laissant des morts entassés sur 1 m. de hauteur à de certains endroits. A la gare, nous voyons arriver les blessés, une centaine du 216<sup>e</sup> qui sont plus ou moins blessés, mais très peu de morts.

7 septembre : la canonnade se continue depuis 4 h. du matin, terrible. Les coups sont en moyenne de 20 à la minute. Les convois sont toujours à la même place, prêts à partir au premier signal. Des troupes de renforts arrivent de tous côtés et la victoire s'annonce à peu près bonne malgré la canonnade car l'artillerie allemande est beaucoup inférieure à la nôtre. A midi, toujours la même chose sans discontinuer car la 63<sup>e</sup> division a reçu l'ordre de tenir jusqu'au bout. A 6 h. du soir, le feu ennemi cesse un peu. Nous prenons l'offensive et les allemands qui jusque là étaient dans les tranchées en sont chassés à la baïonnette. Les morts français sont peu nombreux. Une centaine de blessés arrivent de plusieurs régiments. Mais, par contre, les tranchées allemandes sont pleines car ils n'ont pu enlever leur morts. A 10 h. du soir, le feu est arrêté. Depuis 9 h., il n'y a plus que l'artillerie française qui donne, l'ennemi ne répond pas.

8 septembre : 8 h. du matin, je reçois l'ordre de me porter 10 km. En avant avec mon convoi pour rejoindre le corps. A 8 h. du soir, je pars ravitailler le régiment. Toute la journée la bataille a été terrible. Aussi, quand j'arrive à Fosse-Martin, je trouve le régiment presque anéanti. Environ 300 hommes restent sur 2000. Mais ce ne sont en général que des blessés. Très peu de morts. Ceux qui restent, après avoir soutenu le combat pendant 3 jours sous la mitraille, sont exténués de fatigue. Aussi, pas un seul

ne peut venir à la distribution. Le colonel, qui est le seul survivant des officiers avec 2 capitaines<sup>6</sup>, me dit de laisser les vivres sur le champ et de repartir immédiatement car l'ennemi est à 500 mètres en avant. Je m'empresse de le faire et je repars en arrière. Tout le long de la route, ce ne sont que des cadavres de chevaux qui infectent car quelques uns sont morts depuis 4 jours. En un mot, la 63<sup>e</sup> division de réserve a soutenu et gagné du terrain pendant 4 jours sous un feu terrible en laissant très peu de morts. Dans la journée du 8 l'artillerie a vidé jusqu'à 30 caissons par pièce.

9 septembre : le 4<sup>e</sup> corps arrive pour remplacer la division. Aussi, nous nous reportons en arrière pour former les régiments. Nous retournons nous réapprovisionner à la gare de Dammartin-en-Goële. Nous y arrivons à 2 h. de l'après-midi, mais le train qui devait arriver à 4 h. du soir n'arrive qu'à 11 h. Nous finissons à 1 h. du matin et nous repartons aussitôt pour Montgé, petit pays où s'est livré le 1<sup>er</sup> combat dans la Seine-et-Marne. Nous y arrivons à 3 h. du matin. Nous avons de ce fait passé la nuit dehors.

10 septembre : à 2 h. du soir, nous sommes toujours à Montgé où la 63<sup>e</sup> division devait se rassembler pour reconstituer les régiments. Mais comme les forces ennemies sont supérieures en nombre, la 63<sup>e</sup> est obligée, avec le reste de ses régiments, de se porter en avant. C'est le jour de la grande bataille de Villers-Saint-Genest. A 7 h. du soir, je reçois l'ordre d'aller ravitailler le régiment au bivouac. J'arrive à minuit, je distribue et je repars. Toute la nuit, je marche sur le champ de bataille.

11 septembre : j'arrive à 4 h. du matin à Oignes où je dois ravitailler. Arrivé à cet endroit, j'assiste au plus terrible spectacle que je n'ai jamais vu. Dans un champ de betteraves, plus de 1.500 cadavres allemands sont entassés dont plusieurs n'ont plus rien qui puisse ressembler à une forme humaine. Ils sont hachés, fauchés par la mitraille. Je repars du hameau de Oignes à 9 h. pour Vaumoise qui est sur la frontière de l'Aisne. Je marche toute la journée et sur un parcours de plus de 50 km., je traverse tous les champs de bataille où nos vaillantes troupes ont fait tant de ravages. Je compte sur le parcours 700 chevaux tués ; les hommes se comptent par milliers, mais très peu de français car les allemands étant en retraite et massacrés

---

<sup>6</sup> En effet, 7 capitaines sur les 9 ont été soit tué, soit blessés, il ne reste plus que les capitaines MONROUX (17<sup>e</sup>) et GARGAT (22<sup>e</sup>). Les 2 commandants ont été aussi blessés. Ils seront remplacés en urgence par 2 commandants venus des colonies, les chefs de bataillon PERRIN et BOBO.

par la cavalerie. Le 17<sup>e</sup> chasseurs étant à la poursuite fut obligé de s'arrêter, leurs chevaux ne voulant plus avancer parmi les morts et les blessés.

12 septembre : étant obligé de m'arrêter très longtemps en chemin, j'arrive à Vaumoise à 1 h. du matin. J'en repars à 8 h. pour Villers-Cotterêts. Là, nous devons nous y arrêter, mais comme les régiments sont très en avant nous passons Villers-Cotterêts où les habitants nous accueillent avec joie car les allemands leur ont tout détruit, tout pillé, mais sans faire aucun mal à la population. Les allemands ayant été surpris par les anglais au moment où ces cochons étaient en train de se saouler avec ce qu'ils avaient pris, alors ils se sont enfuis en laissant tout. Nous avons saisi leurs voitures, leurs chevaux et un peu de tout. Un fait que je signale en passant : dans ces voitures qui étaient chargées d'effets chacun a pris ce qu'il a voulu, bien entendu. Moi qui avait mon pantalon déchiré, je me suis empressé de prendre un pantalon alboche tout neuf et de remplacer le mien par ce dernier que j'ai porté toute la journée en attendant que le mien soit réparé. J'ai vu Louis BODARD qui nous a dit que le 9, les allemands avaient tué 24 chevaux dans sa batterie. Nous passons Villers-Cotterêts et nous nous dirigeons sur Soucy. Nous y arrivons à 11 h. Nous attendons ici avec nos voitures. Nous sommes sur la ligne de feu. La bataille est engagée depuis 5 h. du matin et les allemands reculent toujours. Nous en avons interrogé un qui nous a dit qu'il se dirigeait sur Paris, ce qui nous a fait rigoler car nous les poussons vers l'est. Nous partons de Soucy pour nous porter en avant. Le canon tonne et les allemands sont en train de traverser l'Aisne et sont écrasés par l'artillerie. Nous nous arrêtons à Laversine à 8 h. du soir. Il pleut à torrents, nous ne pouvons faire à manger tant il pleut. Je cherche un endroit pour cacher mes hommes et mes chevaux. Je trouve un coin avec les spahis qui viennent d'arriver. Le lendemain on amène un détachement de prisonniers, 250, auxquels les spahis veulent à toute force couper la tête. Les officiers ne peuvent les retenir.

13 septembre : nous quittons Laversine à 8 h. du matin pour nous porter en avant. En arrivant au coin d'un bois, trois allemands qui sont perdus nous tirent dessus sans nous atteindre. Nous les clouons sur place en quatre coups de feu, puis nous continuons la route sur Fontenoy. En arrivant à Ambleny, j'assiste à l'arrivée de 300 prisonniers allemands qui viennent d'être pris. Il pleut à torrents. A 11 h. du soir, je reçois l'ordre d'aller ravitailler le régiment sur les hauteurs de Fontenoy. J'arrive au bord de l'Aisne où les ponts sont sautés. Je la traverse sur un pont de bateaux construit par le génie. A peine sorti de la rivière, je suis attaqué par une patrouille de



uhlans. Heureusement encore, nous parvenons à les mettre en déroute sans qu'ils nous aient fait trop de mal. J'ai un cheval tué. Je le remplace par un cheval qui errait dans un champ et dont le cavalier avait été tué. Je repars, je traverse tant bien que mal Fontenoy jonché de cadavres et j'arrive à trouver mon régiment dans un bois à 3 h. du matin sous la pluie qui tombe toujours de plus en plus. Je distribue les vivres sur la ligne de feu. Au moment où je donnais à la dernière compagnie, on crie : « Aux armes ! » car les allemands avaient essayé une contre-attaque au petit jour qui ne réussit qu'à les chasser un peu plus loin.

14 septembre : je me replie aussitôt en arrière. Je repasse l'Aisne et je retourne me charger à Montigny. A 11 h. du matin, je cantonne dans un champ et j'attends au lendemain pour avoir des ordres. La bataille a duré toute la nuit sous la pluie. Je m'étais couché dans un fourgon, sur le pain, mais je n'ai pu dormir tant le bombardement était fort.

15 septembre : au petit jour les mitrailleuses prennent l'offensive malgré la pluie d'obus. A 10 h. la fusillade cesse sur l'aile droite allemande, ce qui prouve qu'ils se retirent. Je pars à 6 h. du soir pour aller ravitailler mes hommes. Il pleut à ne pas rester dehors. Malgré cela je marche. En route, je suis arrêté par un officier d'état-major qui me donne l'ordre d'attendre de nouveaux ordres car le pont de bateaux que je devais passer est sauté. Je m'arrête au bord du chemin et j'attends. Il est 8 h. A 2 h.  $\frac{1}{2}$  du matin, je reçois l'ordre d'aller retrouver mon régiment toujours en premières lignes. J'y arrive à 3 h.  $\frac{1}{2}$  au moment juste où la bataille recommence. Je fais décharger les vivres et je repars au galop pour sortir de sous le feu car les obus pleuvent sérieusement. Après avoir parcouru 3 km., je m'arrête au pont de Vic-sur-Aisne.

16 septembre : je retourne me recharger encore à Montigny et je campe encore au même endroit.

17 septembre : je pars à 9 h. du soir pour aller ravitailler le régiment toujours au même endroit et je retourne à Montigny.

18 septembre : toujours à Montigny à 8 h. du soir. Je couche encore là.

19 septembre : je pars ravitailler à 8 h. du soir. Je trouve le régiment à 12 h. Après ravitaillement, je retourne encore à Montigny. J'ai marché toute la nuit sous la pluie et le froid.

20 septembre : nous sommes toujours au même endroit car les allemands se sont retranchés dans des carrières et ils ne veulent plus sortir.

21 septembre : dans la nuit du 20 au 21 septembre, les allemands se voyant cernés tentèrent un effort désespéré pour sortir. A 1 h. du matin, ils se lancèrent sur nous à l'arme blanche. Ce fut une terrible mêlée. Mais les nôtres ayant prévu leur mouvement, se retirèrent un peu en arrière et purent les canarder à leur aise. Nos mitrailleuses firent fureur dans la nuit. Par une fausse manœuvre de la part du 305<sup>e</sup> d'infanterie qui recula, les allemands reprennent Fontenoy. Mais une demi heure après, ils en sont chassés de nouveau à la baïonnette par le 60<sup>e</sup> et le 298<sup>e</sup> qui les repoussent au bord de l'Aisne où une batterie du 5<sup>e</sup> d'artillerie les écrase complètement. Le 216<sup>e</sup> qui occupait les hauteurs de Fontenoy, résista malgré tout et parvint à garder ses positions et empêcha que l'état-major de la 63<sup>e</sup> division fut fait prisonnier. La 19<sup>e</sup> compagnie qui fut faite prisonnière fut dégagée peu après par le 11<sup>e</sup> chasseurs. Pour parer à toutes éventualités on décida que les trains régimentaires seraient repoussés sur Mortefontaine. Nous arrivâmes à cet endroit à 4 h. du matin, toujours sous la pluie. Le soir, je reçus l'ordre d'aller à Vaux pour ravitailler mon régiment. J'y arrivai après 3 h. de marche sous la pluie et les obus car la bataille se continuait la nuit avec acharnement. Je passai le pont au galop et je partis dans la direction de Vic-sur-Aisne. Arrivé à Vaux, un cheval d'une de mes voitures tombe blessé à une patte. Impossible de marcher. Je décharge mes vivres et je repars avec mon fourgon attelé d'un seul cheval après avoir donné à mes hommes l'ordre de partir en avant au galop et de m'attendre en lieu sûr. Je continue ma route à la merci de tout et je finis par atteindre le but de rassemblement à Ressons-le-Long à 4 h. du matin le 22 septembre.

22 septembre : je retourne à Mortefontaine après m'être procuré un autre cheval. Là je retrouve mon officier à qui je raconte mon histoire. Je recharge mes voitures au convoi administratif. Pendant ce travail, nous voyons passer sur la route 400 prisonniers allemands qu'on dirige sur Villers-Cotterêts. La bataille continue toujours sur Fontenoy que les allemands bombardent toujours. J'apprends que les allemands ont reculé un peu laissant des tranchées pleines de cadavres.

23 septembre : je pars de Mortefontaine à 9 h. pour ravitailler. Je reviens à 3 h. du matin après toute une nuit de marche.

24 septembre : je ravitaille à 7 h. du matin et j'attends toujours à Mortefontaine.

25 septembre : je reçois l'ordre de me tenir prêt à partir à 2 h. ½ du soir. Je pars à 4 h. ½, je suis de retour à 2 h. ½ du soir.

26 septembre : ravitaillement à 7 h. du matin, toujours à Mortefontaine

27 septembre : je pars à 4 h. ½ . En arrivant à Vaux, où de trouve le régiment, j'apprend que plus un seul officier n'existe au régiment de tous ceux qui sont partis avec. Le régiment qui était commandé par un commandant de l'infanterie de marine est commandé maintenant par un sous-lieutenant. Je suis de retour à 24 h.

28 septembre : je ravitaille à 7 h. ½ , toujours à la même place. A midi, il arrive des renforts pour le 216<sup>e</sup> . le régiment qui ne comptait plus que 800 hommes, en compte le soir 2.100.

29 septembre : je suis obligé le 29 au matin de compléter ma section de vivres pour 2.100 hommes. Je pars le soir à 7 h. ½ pour Courtieux où je dois recevoir des ordres. A peine arrivé à cet endroit, nous recevons une décharge de 10 obus qui nous tuent un cheval et blessent plusieurs hommes entre autres l'adjudant BESSON du 238<sup>e</sup>. J'ai un conducteur qui a les 2 jambes coupées. Moi et mon camarade le sergent BOUCHER, avec lequel je causais à la tête d'un attelage, un éclat d'obus passe entre nous deux et va atteindre un cheval en pleine poitrine. Je continue tant bien que mal ma route vers le régiment. J'y arrive avec peine à la nuit. A l'entrée du village, je rencontre le commandant du régiment qui vient d'en prendre le commandement. C'est un commandant du 238<sup>e</sup> <sup>7</sup>. Là, j'apprends que j'allais être nommé adjudant, mais je fais mon possible pour refuser et le commandant me laisse à mon fourbi. Après avoir déposé mes vivres, je repars de Vaux à 9 h. du soir toujours pour Mortefontaine.

30 septembre : je recharge comme d'habitude et je me parque en attendant des ordres. A midi, je vois arriver les premiers blessés qui rejoignent le régiment accompagnés par le capitaine VERGÉ qui fut le 1<sup>er</sup> officier blessé. Je prends la garde des convois de la 63<sup>e</sup> division pour la nuit du 30 au 1<sup>er</sup> octobre avec 13 hommes. Je forme mon poste sous une bâche d'une fourragère et je couche au milieu de mes hommes. Toute la nuit la fusillade a été très vive. Nous n'avons pu dormir car il a fallu que nous soyons toujours aux armes.

1<sup>er</sup> octobre : je pars à 1 h. ½ du soir. Le temps est superbe, il fait un soleil magnifique. Je me rends à Courtieux où je dois recevoir des ordres. A 6 h. ½ je retrouve mon régiment à Vaux.

2 octobre : nous ravitaillons toujours à Mortefontaine, et nous attendons.

3 octobre : nous partons de Mortefontaine à 1 h. pour nous rendre toujours à Courtieux. Là, je reçois l'ordre de partir pour Roche. Arrivé à Roche, j'apprends que

---

<sup>7</sup> Le commandant ROUX, qui remplace le commandant PERRIN de l'infanterie coloniale

le régiment était à Vingré. Mais, comme la bataille était engagée, je ne puis avancer jusqu'au bout. Je reste à Saint-Christophe. Je distribue et je repars à 11 h. J'arrive à Mortefontaine à 2 h. du matin.

4 octobre : la bataille a duré toute la nuit et s'est continuée pendant toute la journée jusqu'à 11 h. du soir. La 17<sup>e</sup> compagnie qui chargea à la baïonnette pendant 2 fois, tomba dans un endroit où les allemands avaient fait un entrelacement de fils de fer barbelés, ce qui causa pour eux de grandes pertes.

5 octobre : dans la journée du 5, la bataille se poursuivit avec un acharnement terrible de part et d'autre. Les allemands qui avaient tenté plusieurs contre-attaques dans la soirée furent repoussés partout avec des pertes sérieuses.

6 octobre : nous sommes toujours à Mortefontaine. Je ravitaille à 8 h., je termine à 2 h. de l'après-midi. La journée se continue sans trop d'incidents, sauf l'artillerie qui continue à cracher pendant toute la journée. Autour de midi, un corps d'armée anglais passe à Villers-Cotterêts se dirigeant vers Compiègne.

7 octobre : au matin, le fusillade recommence sur Vic-sur-Aisne que les allemands bombardent depuis vingt-et-un jours. Sans pouvoir arriver à lui causer des dégâts (fait exceptionnel). Le petit village de Vaux, où était abrité le 216<sup>e</sup>, a été bombardé tous les jours sans qu'un seul obus ne tombe dans le village. Tous les obus sont tombés autour. Par contre, le village de Saint-Christophe, qui est à 2 km., est complètement anéanti.

8 octobre : je ravitaille toujours à Mortefontaine et je commence à toucher des tricots. J'en touche, pour le régiment, 394 ainsi que des toiles de tentes, ce qui nous fait une mauvaise impression. Dans la nuit, une contre-attaque est faite par nos troupes qui repoussent l'ennemi sur plus de 1.000 mètres tout en maintenant leurs positions et en infligeant des pertes énormes.

9 octobre : je pars à 2 h. du soir pour aller distribuer au régiment. J'arrive à Saint-Christophe à 9 h. ½ après avoir essuyé le tir de l'artillerie qui nous canarde sur un parcours de plus de 2 km. J'apprends de source officielle qu'une colonne allemande de 2.500 mètres de long, accompagnée des convois, est partie dans la journée sur Noyon, ce qui nous laisse espérer une retraite prochaine de l'ennemi. Dans une contre-attaque faite à la tombée de la nuit par le 216<sup>e</sup>, le régiment s'empare d'une batterie d'obusiers allemands de 105. Après avoir distribué au régiment, je retourne à Mortefontaine où j'arrive à 2 h. du matin.

10 octobre : après avoir rechargé à Mortefontaine où je touche, pour le régiment, 740 couvertures, je me parque et j'attends les ordres.

11 octobre : rien de changé dans la situation. Toujours à Mortefontaine. Je pars distribuer à 2 h. du soir. Je rejoins le régiment toujours aux mêmes emplacements.

12 octobre : je ravitaille toujours au même endroit et un ravitaillement très long car je touche un peu toutes sortes de choses : tricots, bas, tentes, couvertures, etc... Après le ravitaillement je reforme mon parc.

13 octobre : les allemands essaient de nouveau une attaque qui fut, comme les autres, sérieusement repoussée en leur coûtant des pertes énormes car nous avons garanti nos tranchées par plusieurs rangées de fil de fer barbelé et lorsqu'ils arrivèrent dans ce piège, ils tombèrent tous. A mesure qu'ils se trouvaient pris, nous n'avions plus qu'à les abattre à la baïonnette. Ce fait fut parmi un des plus beaux depuis le début.

14 et 15 octobre : le Génie travaille au montage par les treuils de plusieurs pièces de siège de gros calibre, 105 et 95, sur un flanc à 800 mètres des tranchées allemandes et qui, on l'espère, donneront des résultats énormes. L'eau qui avait cessé de tomber depuis plusieurs jours recommence de plus belle toute la journée du 14. Des batteries ayant appris que le ravitaillement des allemands se faisait à 8 h. du soir repérèrent, par un procédé ingénieux, les endroits et au moment où leurs autos arrivèrent, elles furent anéanties en un clin d'œil.

16 octobre : la canonnade se poursuit toujours sur les mêmes points. Sur Berry nous gagnons toujours quelques points.

17 octobre : passe à Mortefontaine une compagnie du Génie qui vient pour faire des tranchées puis ensuite, le 16<sup>e</sup> corps qui se dirige sur Compiègne en renforcement des anglais qui avancent, paraît-il, sur certains points.

18 et 19 octobre : rien de nouveau. Calme complet sur tous les points, sauf l'artillerie qui canonne toujours.

20 octobre : ravitaillement à Mortefontaine à 8 h. Rien de particulier à signaler, que les vivres ordinaires.

21 octobre : je pars à 2 h. du soir pour ravitailler le régiment dont un bataillon est à Vingré, l'autre à Vaux. Après avoir distribué à Vingré, où nous sommes reçus en pleine fusillade, je repars à 11 h. pour Vaux. En chemin, balles et obus nous coupent la route. Nous sommes obligés de nous arrêter tellement la fusillade est vive. Après

un moment d'attente, je continue tant bien que mal ma route. J'arrive à Vaux à 1 h. du matin. Je donne les vivres et je repars pour Mortefontaine où j'arrive à 3 h. ½.

22 octobre : la bataille se continue avec d'autant d'acharnement, mais comme les allemands ne peuvent se ravitailler, ils commencent à se faire prisonniers et parmi eux, il y en a qui n'ont pas mangé depuis trois jours.

23, 24 et 25 octobre : toujours à peu près les mêmes choses : bombardements et coups de fusils.

26 et 27 octobre : le 27 à 9 h. du soir, au moment où j'arrive sur les lignes, je suis reçu par une fusillade qui, heureusement ne m'atteint pas car les balles passent bien plus haut. Je me replie un peu dans un chemin creux avec toutes mes voitures et j'attends la fin.

28 octobre : au moment du ravitaillement, le matin à Mortefontaine, un aéro allemand nous lance trois bombes qui tombèrent tout le tour des voitures ne blessant personne. Nous nous mettons aussitôt à tirer dessus et nous le dégringolons. A Vic-sur-Aisne, dans la journée, deux régiments d'artillerie, le 53<sup>e</sup> et le 47<sup>e</sup>, ont détruit deux batteries allemandes. Ces deux régiments tiraient des feux de salves par 30 pièces à la fois.

29 octobre : le froid reprend. Le régiment est relevé<sup>9</sup> des tranchées et vient cantonner à Roche aux bords de l'Aisne.

30 octobre : à 5 h. du matin les allemands tentent de forcer nos lignes par une vive canonnade sur tout le front. Ils sont vigoureusement arrêtés par les six régiments de la 63<sup>e</sup> division. Nous faisons ce jour beaucoup de prisonniers.

31 octobre : la bataille se continua toute la journée. Nos batteries de 95 et 105, qui étaient postées à 800 mètres des tranchées boches et par ce fait très près des batteries allemandes réduisirent complètement ces dernières.

1<sup>er</sup> novembre (Toussaint) : rien de nouveau à signaler sinon la nouvelle bataille de la veille qui fut pour les allemands un véritable désastre.

2 et 3 novembre : rien de nouveau.

4 novembre : je pars ravitailler le régiment à 2 h. de l'après-midi. J'arrive sur les lignes en pleine fusillade à 8 h. ½. Tant bien que mal, je parviens à dissimuler mes fourgons à Vingré. Au bout d'une heure, la fusillade s'éteint un peu. Nous faisons la

---

<sup>8</sup> Le 53<sup>e</sup> RAC est représenté par un groupe d'artillerie au sein de l'artillerie de la 63<sup>e</sup> DI. Le 47<sup>e</sup> RAC à trois groupes à la 14<sup>e</sup> DI qui tient le secteur à l'ouest de la 63<sup>e</sup> DI, entre Autrêches et Vingré.

<sup>9</sup> Par le 298<sup>e</sup> RI de Roanne.

distribution. Au moment où nous déchargeons la dernière voiture à viande, un boucher a son tablier traversé par une balle sans l'atteindre. Je repars ensuite et je suis de retour à Mortefontaine à 2 h. du matin.

5 novembre : ravitaillement à 8 h. du matin. Terminé à 12 h. A 2 h. de l'après-midi, les allemands ayant ouvert le feu de leur artillerie sur un ballon d'observation firent, par ce moyen, découvrir une de leurs batteries. Par le 16<sup>e</sup> d'artillerie<sup>10</sup>, elle fut réduite au silence en moins de 40 minutes. A 6 h. du soir, ils essayèrent une attaque qui ne réussit pas mieux que les précédentes.

Du 6 au 30 novembre : rien de changé dans la situation. Toujours vives fusillades et canonnades sur toute la ligne.

Du 30 novembre au 20 décembre : toujours la même chose.

22 décembre : je reçois l'ordre de fournir 10.000 kg. de paille au régiment. Je me mets en route et le 23, tout le jour et la nuit, ainsi que le 24, je parviens à m'acquitter de ce travail.

24 décembre : veille de Noël. Jour de ravitaillement. J'arrive au cantonnement à 8 h. du soir. Nous faisons un petit souper amical avec les copains.

25 décembre : jour de Noël. Après le ravitaillement au convoi administratif, nous faisons un petit dîner.

Le mois de janvier 1915 se passe sans changement. Toujours à la même place.

1<sup>er</sup> février : nous partons au repos à l'arrière<sup>11</sup>. Nous nous rendons à Dommiers, petit pays de l'Aisne. Je cantonne à la ferme Renard.

4 février : nous partons de Dommiers pour aller encore plus en arrière. Nous nous rendons à Maast-et-Violaine, jusqu'au bout du village, qui est assez long. Le ravitaillement se fait à la gare de Vierzy.

25 février : **je quitte le ravitaillement pour aller comme chef, sergent à la 24<sup>e</sup> compagnie.** Je tombe avec de charmants types avec lesquels je suis tout de suite en famille.

26 février : nous quittons Maast pour aller à Couvrelles, petit pays situé 9 kilomètres plus loin, à côté du fort de Condé. Là, nous nous préparons pour aller relever la 85<sup>e</sup> division qui est dans les tranchées. Nous commençons à entendre le canon. Nous restons à Couvrelles jusqu'au 3 mars.

---

<sup>10</sup> Le 16<sup>e</sup> RAC avait un groupe dans l'artillerie divisionnaire de la 63<sup>e</sup> DI, le troisième et dernier groupe appartenait au 36<sup>e</sup> RAC.

<sup>11</sup> La 63<sup>e</sup> DI est remplacée par la 14<sup>e</sup> DI, le 35<sup>e</sup> RI de Belfort relève le 298<sup>e</sup> RI à Vingré.

3 mars : au soir nous partons pour nous porter en avant. Nous allons à Salsogne, à 1.500 mètres des lignes ennemies. Là, nous n'avons aucun coup de feu à donner. Notre travail consiste à nous cacher pendant le jour et à aller faire divers travaux pendant la nuit.

5 mars : je pars avec 15 hommes et 1 caporal pour aller détruire une ligne de chemin de fer à proximité de l'ennemi. Nous nous mettons en route par une nuit très noire à 7 h. du soir. Nous terminons notre travail à minuit.

7 mars : nous partons, toute la section, pour aller occuper les tranchées de première ligne aux bords de l'Aisne. Nous allons à la ferme de la Plaine qui est complètement détruite. Nous logeons dans des caves pendant le jour et, la nuit, nous formons de petits postes et nous posons des réseaux de fils de fer.

8 mars : au soir, je pars avec 6 hommes pour faire une patrouille. Nous allons à proximité des lignes sans être aperçus. Nous sommes de retour à 2 h. ½ sans rien avoir aperçu.

9 mars : nous allons installer un réseau de fils de fer pour garantir nos tranchées de défense de la ferme.

12 mars : nous quittons la ferme de la Plaine à 3 h. du matin pour aller un peu en arrière. Nous nous rendons à Vasseny, à 5 km. De la première ligne. Là, nous nous reposons un peu des fatigues.

13 mars : nous allons faire des tranchées de deuxième ligne à la ferme de Cessy. Les jours suivants, la même chose.

15 mars : je suis de jour. Je reste au cantonnement pour faire les corvées.

16 mars : je prends le poste de garde comme chef de poste. J'y reste 48 h. avec toute ma demi-section et deux caporaux.

19 mars : nous quittons Vasseny pour retourner à Salsogne où nous reprenons nos cantonnements. Notre seul travail consiste à faire des tranchées pendant la nuit.

22 mars : nous quittons Salsogne pour Nampteuil. Nous partons à 9 h. du soir, nous arrivons à Nampteuil à minuit.

24 mars : à 5 h. du soir, nous quittons Nampteuil pour aller sur Soissons. Nous arrivons à Soissons à 10 h. Nous continuons pour aller à Villeneuve-Saint-Germain où nous arrivons à minuit. Nous nous installons et le lendemain soir, nous allons reconnaître le secteur.

26 mars : à 7 h. du soir, nous partons pour aller accomplir divers travaux. Nous faisons une tranchée reliant deux bras de l'Aisne. Il fait un clair de lune splendide. Je



pars avec un autre sergent de la 22<sup>e</sup> compagnie pour aller reconnaître en avant. Nous nous postons à environ 200 mètres des boches. Nous attendons mais en vain. Nous sommes obligés de retourner en arrière sans rien avoir vu. Je rentre au cantonnement avec ma demi-section à 1 h ½ du matin.

1<sup>er</sup> avril : nous partons de Villeneuve-Saint-Germain pour aller au repos à Septmonts. Nous arrivons à Septmonts à 3 h. du matin.

4 avril : jour de Pâques : repas le matin. Le soir, nous allons installer des tranchées pour l'artillerie.

Du 4 au 9 avril : exercices et divers travaux. Le 9, travaux d'artillerie : installation d'une batterie de 120 long. A 2 h. de l'après-midi, un orage formidable éclate sur Soissons qui dure environ deux heures et suivi d'une petite grêle.

10 avril : la pluie commence à tomber à 4 h. du matin. A 6 h. du soir, nous partons faire des tranchées de 2<sup>e</sup> ligne au-dessus de Soissons. Ce même jour, une patrouille allemande fut saisie et amenée à Septmonts par les hommes du 216<sup>e</sup>.

13 avril : préparation du départ. Rien de nouveau pendant cette période.

15 avril : départ de Septmonts pour Soissons. Arrivé à Soissons à 11 h. du soir, je cantonne dans un petit moulin aux abords de la ville. Le lendemain, nous faisons connaissance, avec mon ami BISSON, du propriétaire qui nous fait visiter sa nouvelle installation : un moulin de 1500 quintaux monté par la maison Davério.

17 avril : je prends position au poste de police de la place de la République avec 2 caporaux et 12 hommes.

18, 19 et 20 avril : transport de matériaux pour le Génie. Construction d'un pont sur l'Aisne à Soissons. Les allemands dirigent sur nous des projecteurs sans nous voir.

22 avril : départ de Soissons pour Villeneuve-Saint-Germain. Arrivé à Saint-Germain, je m'installe dans le même cantonnement occupé par nous la dernière fois.

25 avril : au soir : je pars avec 6 hommes et un caporal pour aller faire une patrouille et surveiller un petit bois occupé par l'ennemi. Je m'installe à proximité, dans un petit fourré au bords de l'Aisne. A 10 h., deux hommes sortent du bois, viennent se placer à 100 mètres de moi, observent un moment, puis disparaissent dans la nuit très noire à ce moment car la pluie fait rage. A 11 h., un groupe de 5 hommes, qui s'approchent à 100 mètres environ, observent un moment puis disparaissent. A 1 h., même opération. Ils reviennent encore au même endroit puis, comme je m'apprête, avec mes hommes à leur tirer dessus, nous les perdons encore dans la nuit. A 3 h., je reviens avec ma patrouille.

Le lendemain, je retourne au même endroit en patrouille, mais je ne vois rien.

27 avril : je repars encore à 8 h. du soir pour aller en patrouille avec 8 hommes, un caporal et moi. Nous nous reportons au même endroit. A minuit un quart, je vois arriver en rampant trois types qui suivent le bord de l'Aisne à une cinquantaine de mètres de nous. Alors, je m'apprête à leur sauter dessus mais, au même moment, nous recevons une bombe qui tombe entre moi et mon caporal, blesse un homme, mais moi, je ne suis atteint, en pleine figure, que par la terre qui fut lancée par la bombe. Aussitôt, tous mes hommes sont affolés et partent en arrière. A ce moment, nous recevons une fusillade qui, heureusement, ne nous atteint pas. Pendant la fuite, trois hommes perdent leur fusil. Arrivé à la tranchée, je suis obligé de me reporter en avant pour aller les chercher.

Le lendemain, nous formons des projets pour l'attaque du petit bois. A 9 h. du soir, nous nous portons en avant pour l'attaquer. Nous approchons à 150 mètres du bois et là nous attendons. A minuit, l'artillerie commence le bombardement du bois avec des explosifs à la mélinite. La terre sautait à vingt mètres de hauteur et les arbres de même. A minuit un quart, une fusée lancée de la batterie indique le signal du départ en avant. A ce moment, nous nous élançons sur le petit bois pendant que l'artillerie continue de bombarder l'autre côté. Nous arrivons au bois, moi et mon ami BISSON, tous les deux ensemble. Nous entrons dedans et nous tombons sur un boche qui pleurait et nous suppliait de ne pas le tuer. Il était là, seul, tous les autres avaient fiché le camp. Je le saisi, je le donne à deux hommes qui partent en arrière et nous avançons plus avant. Nous fouillons le bois, nous faisons sauter leur abri et nous défonçons la baraque, nous enlevons le téléphone, puis nous repartons en arrière. Tout cela n'avait duré que vingt minutes et nous eûmes un caporal seul de blessé par un culot de nos obus. Mais à peine arrivé à notre poste à 1 h., nous interrogeons notre boche qui était plus mort que vif. Il nous raconte comment ils avaient fait pour nous lancer la bombe la veille.

29 avril : une patrouille de la 22<sup>e</sup> compagnie et une de la 24<sup>e</sup> reçoivent comme mission, une d'aller occuper le petit bois, l'autre de se reporter un peu sur la gauche de façon à protéger la retraite. Mais, tout à coup, du côté de cette patrouille, une vive fusillade suivie de cris se fait entendre. C'était elle qui venait de rencontrer une patrouille ennemie et qui fusillait en poussant des cris. Immédiatement nous nous portons au secours de cette patrouille, mais nous n'arrivons qu'à la fin et nous avons

le regret de constater qu'il y avait un homme de tué et deux de disparus. L'homme avait été tué par des grenades lancées par les allemands.

30 avril : deux patrouilles partent encore pour aller occuper un point en avant du réseau de fil de fer de façon à protéger un groupe de travailleurs occupé à déboiser le bord de l'Aisne. Mais cette nuit fut calme, pas un coup de feu ne fut entendu jusqu'au matin.

1<sup>er</sup> mai : à la pointe du jour, nous nous apercevons que les allemands ont fait une tranchée et posé un réseau de fil de fer en avant du petit bois. Le soir, à 8 h.  $\frac{1}{2}$  , deux patrouilles partent pour aller occuper un emplacement de façon à surveiller encore le petit bois. Vers 1 h., j'accompagnais le capitaine GARGAT se rendant à un petit poste voisin lorsque sur notre gauche, environ à cinquante mètres, une vive fusillade éclate du côté de la patrouille de droite. Nous nous portons aussitôt sur l'endroit sans rien apercevoir tant la nuit est obscure, mais deux hommes sont blessés peu grièvement. Le reste de la nuit fut calme.

2 mai : nous quittons le secteur de la Pompe pour aller en arrière. Nous allons cantonner à Charentigny, petit hameau situé à environ 12 kilomètres de Soissons. Nous y arrivons le 3 à 5 h. du matin. Il fait beau et nous sommes très bien.

6 mai au soir : nous partons pour aller installer une batterie de 90 qui arrive de Belgique. Nous y restons toute la nuit et nous rentrons au cantonnement à 5 h. du matin.

7 mai : repos toute la journée.

Du 7 au 23 mai : travaux de fortification à Septmonts.

23 mai : jour de la Pentecôte. Rassemblement du bataillon pour remise de décoration au sous-lieutenant CHATELUS. Nous passons la soirée à fêter la décoration.

28 mai : départ de Charentigny pour Soissons. J'arrive au moulin de la Crise à 11 h. du soir.

1<sup>er</sup> juin : je pars à 10 h. du soir avec ma section pour aller occuper, en soutien d'artillerie, la cote 94.

4 juin : je pars avec ma section en première ligne, secteur de Villeneuve. En arrivant, nous sommes arrêtés car une attaque s'est produite sur Tracy-le-Mont.

5 juin : nous recevons une dépêche annonçant que nous nous sommes emparés de deux lignes de tranchées allemandes et que l'avance continue.

6 juin au soir : la canonnade ayant cessé nous sommes par ce fait désaltérés. Nous réintégrons nos cantonnements. Le lendemain, les allemands lancent une vingtaine d'obus sur nos cantonnements mais n'atteignent personne.

8 juin : mon peloton part remplacer le 1<sup>er</sup> en première ligne pour prendre possession des petits-postes. Vers minuit, une patrouille de la 22<sup>e</sup> compagnie, qui s'était avancée tout près d'un petit-poste allemand, fut reçue par une fusillade et un homme fut tué. Le reste de la nuit fut calme.

Les journées des 9, 10 et 11 juin se passèrent sans aucun changement, sauf quelques duels d'artillerie.

12 juin : nous quittons la première ligne pour aller en troisième à Soissons. Nous arrivons au cantonnement à 1 h. du matin.

Le lendemain 13 juin, **je suis cité à l'ordre du régiment** pour m'être emparé, le 29 avril, d'un petit-poste allemand. Cette chose à laquelle je ne m'attendais me fait un grand plaisir et toute la journée, je reçois des félicitations des officiers et camarades. Le même jour, le lieutenant PRÉVOST qui commandait la compagnie, passe capitaine.

15 juin : à 4 h. du matin, nous sommes encore alertés car une brigade a encore attaqué les boches sur Nouvron. Nous nous attendons à partir en renfort.

16 juin : toujours en alerte, mais nous ne partons pas. Nous continuons les travaux de fortifications dans le secteur.

17 au 21 juin : mêmes travaux. Pendant cette période, les 19 et 20, cinq boches se rendent au 238<sup>e</sup> qui tient le secteur à notre droite.

21 juin au soir : nous reprenons la première ligne que les boches canardent tous les jours sans nous faire de mal.

27 juin : un obus tombe sur un groupe de travailleurs qui faisaient une tranchée tuant deux hommes de ma section.

29 juin : nous sommes relevés de la première ligne. Nous retournons de nouveau au moulin, faubourg de Crise à Soissons.

1<sup>er</sup> juillet : à 10 h. du soir, nous sommes réveillés par une canonnade très intense de notre part. Nous crûmes à une attaque allemande. Aussitôt nous fûmes sur pieds et nous partîmes à notre emplacement de combat. Mais ce n'était qu'un duel d'artillerie et par conséquent une fausse alerte, ce qui n'empêcha pas les allemands d'ouvrir sur nos tranchées un feu de mitrailleuse intense qui n'eut aucun résultat mais qui nous permit de repérer leurs emplacements.

2 juillet : à la même heure, même canonnade, mais cette fois les allemands ne répondirent presque pas. Ils lancèrent, sur la ville de Soissons, quelques obus de 210 et de 150 qui firent quelques dégâts.

Dans la journée du 3 juillet : même bombardement. Quelques obus sont encore lancés sur la ville.

6 juillet : les boches bombardent avec une extrême violence nos positions avancées occupées en ce moment par la 23<sup>e</sup> compagnie. Un de leurs gros obus tombé sur un abri, 5 hommes furent blessés et 3 tués sont un sergent de mes amis.

7 juillet : nous reprenons la première ligne car la 126<sup>e</sup> brigade qui devait nous relever est repartie sur Tracy-le-Mont où l'on craint une nouvelle attaque allemande. L'ennemi nous lance des grosses bombes ayant la forme d'un seau, mesurant 24 cm. de diamètre sur 50 cm. de long, mais qui sont chargées qu'avec de la poudre et ne faisant presque pas de mal, sauf si elles tombent à 2 mètres de nous. Un sergent de la 21<sup>e</sup> fut tué ainsi.

Les journées du 9 et 10 furent spécialement marquées par un bombardement intense des positions avancées sans, toutefois, faire aucun mal. Les allemands lancèrent pour la première fois des obus de 130 (pièces de marine).

11 juillet : journée calme. Rien de nouveau à signaler.

11 au 23 juillet : je passe ce temps en permission. La fin du mois de juillet fut l'objet d'un bombardement intense de part et d'autre.

4 août : nous sommes relevés des premières lignes. Nous partons à Chazelles. Nous y restons jusqu'au 17, jour où je pars **au peloton des élèves-officiers**. J'y reste 20 jours à Grand-Rozoy. Je reviens à Vauxbuin, lieu où est cantonné le régiment, le 6 septembre.

14 septembre : **je suis nommé adjudant. Je passe à la 22<sup>e</sup> compagnie.** J'arrive à cette compagnie le 19. Nous sommes à Saconin et nous y restons jusqu'au 19 octobre, date à laquelle je fus appelé pour faire partie d'un **second peloton d'élèves-officiers** à Vierzy. J'arrivai à Vierzy le 20 au soir, je trouvai une chambre chez l'adjoint.

Du 20 octobre au 9 novembre : nous restâmes à Vierzy. Après trois jours d'examen, je suis reconnu très apte.

10 novembre : je rejoins la 22<sup>e</sup> compagnie qui est à Soissons. J'arrive juste au moment où celle-ci part dans le secteur de Villeneuve.

Du 10 au 14 novembre : nous restâmes à Villeneuve occupés à différents travaux de nuit.

14 novembre au soir : nous prenons la première ligne. En arrivant, nous sommes reçus par plusieurs bombes que les allemands nous lancèrent mais qui ne firent de mal à personne.

15 novembre : à 4 h. du soir, je reçois deux bombes sur mon poste de commandement. Après avoir, à l'aide du périscopes, repéré l'endroit d'où étaient parties les bombes, je leur répond par trois torpilles aériennes qui tombèrent en plein sur l'endroit indiqué. Des cris poussés par l'ennemi me laissèrent croire que quelques uns étaient tués ou blessés. Je reste deux jours encore en première ligne occupé à faire des patrouilles et surveillances.

17 novembre : nous sommes relevés et nous partons à Soissons au garage Papot. Là, pendant quatre jours, toute la compagnie est occupée à la surveillance de la ville dans plusieurs postes différents. Quatre jours après, nous sommes relevés et nous allons au faubourg de Crise encore pour quatre jours. Là, nous sommes employés à différents travaux. Moi avec ma section, j'ai la construction d'un réseau de fil de fer barbelé à 400 mètres de l'ennemi.

26 novembre : nous retournons prendre la première ligne à Villeneuve pendant quatre jours. Durant ce temps, ce n'est que combats de bombes de part et d'autre.

Fin du manuscrit